

La problématique ainsi mise en valeur, l'A. décrit un long parcours allant de l'adoption, au XVIII^e siècle, d'une géographie occidentale distinguant Europe et Asie à la mise en évidence d'une entité géographique, l'Eurasie, censée résoudre le dilemme engendré par l'appartenance à deux continents pensés souvent comme antithétiques. Le propos est de rendre compte de l'apparition, du développement et de la multiplicité des expressions de ce que nous serions tentée de nommer, à la lecture de ce livre, l'« eurasianisme » russe. (Ce terme que, il est vrai, l'auteur n'utilise pas, gagnerait sûrement à être distingué de ce qu'on appelle parfois l'« asiatisme » russe, ce qui permettrait de mieux cerner la place réservée dans cet ouvrage à l'eurasisme, le mouvement né à Sofia en 1920.)

Dans la première partie intitulée « À la rencontre de l'Europe », l'A. examine les diverses modalités de la « révélation » en Russie d'un Orient autre que byzantin, que ce soit les études orientalistes, la conquête militaire du Caucase, ce petit « Orient domestique » (p. 51), ou encore la quête, du côté de lointains asiatiques, d'une réponse aux interrogations sur l'identité nationale insufflées par le romantisme allemand. Aux côtés des grands géographes, voyageurs, penseurs et écrivains, des auteurs moins connus, tel le poète O. Samov, ou plus inattendus comme certains décembristes sont évoqués.

Dans une deuxième partie, « L'Orient de la Russie », l'A. examine le revirement engendré par la formidable expansion russe en Asie centrale durant la seconde moitié du XIX^e siècle : tout en devenant indéniablement du point de vue de la géographie plus asiatique qu'européenne, la Russie en tant que puissance impériale fait néanmoins la démonstration qu'elle partage avec le « reste de l'Europe » une histoire et des idéologies communes. Donnée paradoxale, qui conduit à évaluer son degré d'appartenance à l'Europe en fonction d'une mission qui lui serait échue cette fois non plus au sein du monde chrétien mais en Asie. De façon judicieuse, l'A. se tourne vers les contemporains et rivaux britanniques souvent prompts, comme lord Curzon, à rejeter définitivement la Russie du côté d'une Asie « asiatique », donc despotique. Bien entendu, l'interprétation historiographique de la colonisation russe est ici en jeu : conquête agressive ou expansion naturelle ? Parmi les tenants de la seconde réponse, relevons les collaborateurs de l'éphémère revue *Aziatskij vestnik*, les *vostočniki* avec le prince

E. Oukhtomski ou encore les philosophes N. Danilevski et V. Lamanski. L'A. réfute cependant l'affirmation selon laquelle toute idée de « fardeau de l'homme blanc » aurait été étrangère aux colonisateurs russes et se penche sur le cas de N. Przewalski, pur produit, selon lui, de « la Russie pétrine, européenne, positiviste et impérialiste » (p. 85).

On trouvera aussi dans cette même partie plusieurs chapitres consacrés à l'imaginaire de l'Orient au XIX^e siècle et au début du XX^e siècle. Retenons le péril jaune qu'à la suite des Occidentaux, certains en Russie (M. Bakounine, V. Soloviev, A. Biely) annoncent et redoutent ; la fascination pour une Asie lointaine et mystérieuse, siège supposé d'enseignements ésotériques fondamentaux (E. Blavatskaïa, G. Gurdjieff, M. Semenov etc.) ; la quête en Orient d'une source d'inspiration nouvelle fondée sur la conviction d'une synonymie des adjectifs « primitif », « oriental » et « russe » (N. Gontcharova, A. Prokofiev, etc.).

Dans la dernière partie « Russie, URSS, Eurasie », l'A. esquisse un parallèle entre les positions théoriques et « généreuses » des bolcheviks (Lénine, G. Tchitchérine) à l'égard des peuples orientaux – qui cèdent vite place à une « nationalisation » ou « russification » de la révolution – et l'intérêt qu'accordent à l'Asie soviétique des écrivains comme Vs. Ivanov, L. Leonov, B. Pilniak, etc., rapidement marginalisé et normalisé en termes idéologiques acceptables pour le nouveau pouvoir. Mais c'est au mouvement eurasiiste qui entend mettre un terme à l'insoluble débat européisme *vs* asiatisme en affirmant l'unicité irréductible de la civilisation constituée par les peuples regroupés sur le territoire russe, que l'A. consacre l'essentiel de sa troisième partie. Il expose avec clarté l'histoire du mouvement, son idéologie, ses rapports confus et ambigus à l'URSS et présente ses épigones L. Goumilev, A. Panarine, O. Souleïmanov (auteur, en 1975, de *Az i ja*), A. Douguine etc. Relevons, dans cette même partie, une exploration plus avant du concept d'Eurasie tel qu'il peut se dégager du projet politique d'un Ungern Sternberg et de celui à caractère politico-artistique d'un N. Roerich.

Voilà pour un survol de cet ouvrage, un survol seulement. Il n'y aurait à vrai dire guère de sens à résumer un panorama aussi ambitieux, ni à reproduire la table des matières d'un livre aussi dense, ni encore moins à signaler tous les auteurs et artistes considérés – à

moins de prêter à malentendu. Celui de laisser croire que le souci d'exhaustivité, servi par une érudition pour le moins remarquable (en témoigne une prodigieuse bibliographie de près d'un millier de titres), se résume à une compilation en forme de catalogue. Car ici, l'A. ne néglige en rien l'analyse tout en sachant adopter la démarche précautionneuse qui s'impose lorsqu'un des auteurs ou des mouvements considérés attend toujours une étude développée ou lorsque lui-même s'inscrit en faux contre certains critiques. On lui saura gré, en outre, de sa réelle sensibilité littéraire qui lui permet d'éviter un écueil fréquent en histoire des idées : convoquer les écrits littéraires à titre d'illustrations de bon aloi. On appréciera notamment que soient donnés dans leur intégralité la traduction (assurée par ses soins) de textes phares comme « Panmongolisme » de V. Soloviev ou « Les Scythes » de A. Blok, poèmes trop souvent réduits à un ou deux vers et, de fait, incorrectement commentés. Autant de qualités qui font que, sur cette passionnante question de l'« eurasianisme », cette synthèse utile, claire et savante est, à notre connaissance, sans équivalent.

*Dany Savelli,
Université de Toulouse-Le Mirail,
Département de slavistique - CRIMS (LLA)*

Jean Chappe d'Auteroche, abbé, *Voyage en Sibérie, fait par ordre du roi en 1761*, introd. et notes de Michel Mervaud, Oxford, Voltaire Foundation (*Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 2004, 2 vols., xvi-624 p., ill., bibliogr., index. ISBN 0-7294-0838-8 (t.1), -0839-6 (t.2)

La relation par l'abbé astronome Chappe d'Auteroche (1728-1769) de son fameux voyage de 1760-1761 en Russie où on l'avait envoyé observer à Tobolsk le passage de Vénus sur le soleil et où il séjourna quinze mois au total, dont cinq en Sibérie, n'avait encore jamais été rééditée telle quelle depuis sa parution en 1768¹ ; n'avaient été réédités que des extraits dans une édition séparée datée de 1880² ainsi que dans l'anthologie que Claude de Grève a consacrée en 1980 au voyage en Russie des Français aux XVIII^e et XIX^e siècles³ et dans une publication d'Alain Besançon⁴. S'y ajou-

-
1. Jean Chappe d'Auteroche, *Voyage en Sibérie*, Paris, 1768, 2 tomes en 3 volumes ; les deux premiers volumes de cette édition comprenaient en fait six parties dont seule la première, consacrée à la relation de l'expédition, est reproduite dans l'ouvrage que nous recensons ; les autres parties étaient plus spécialisées : géographie, histoire naturelle, minéralogie, astronomie, électricité... Un troisième volume rassemblait des cartes.
 2. Jean Chappe d'Auteroche, *Voyage en Sibérie [...]*, Limoges, Ch. Barbon, 1880.
 3. Claude de Grève (éd.), *Le voyage en Russie. Anthologie des voyageurs français aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Paris, Robert Laffont, 1990. L'éditeur a dû utiliser l'édition primitive de 1768.
- Slavica Occitania*, Toulouse, 25, 2007, p. 509-513.

tent en 2003 les larges extraits publiés par Hélène Carrère d'Encausse dans la première partie de son étude consacrée à la réfutation de l'ouvrage de Chappe interprété comme antirusse intitulée *L'Antidote* parue à Amsterdam en 1771 et inspirée par Catherine II (sinon rédigée directement par elle)⁵. Il faut dire que la relation de Chappe avait rencontré à l'époque un large écho au point de faire l'objet de plusieurs traductions.

C'est donc une excellente initiative qu'a prise Michel Mervaud en tirant ce texte du quasi-oubli où il était tombé et en nous le restituant intégralement dans la prestigieuse collection de la *Voltaire Foundation*. Les deux volumes de cette édition sont structurés de la manière suivante : le premier volume s'ouvre par un préambule (p. XV-XVI) et une introduction substantielle de l'éditeur intitulée « Jean Chappe d'Auteroche, savant et voyageur au siècle des Lumières » (p. 1-122) ; s'y ajoute une « Étude sur Le Prince et les dessinateurs et graveurs du *Voyage en Sibérie* » par Madeleine Pinault Sørensen (p. 125-227). Le second volume reproduit le texte proprement dit de Chappe, enrichi d'annexes très riches (notes de bas de page, bibliographie, index nominum et rerum pour les *realia* russes aux p. 595-624...) et illustré par des reproductions des gravures originelles de Le Prince.

Il n'est pas dans notre propos de suivre les aventures de Chappe qui suit jusqu'à Riga l'itinéraire qu'empruntera plus tard la Grande Armée avant d'obliquer sur Saint-Pétersbourg, puis de gagner Moscou d'où commence son odyssée en traîneau « au milieu des glaces et des neiges », émaillée de multiples incidents qui en font un vrai roman d'aventures, vers la lointaine Sibérie ; Claude de Grève en avait déjà reproduit les passages les plus marquants dans l'anthologie citée, à partir de la prime édition de 1768. On relèvera cependant que si Chappe évoque Moscou, il ne souffle mot de Saint-Pétersbourg où il aura passé quand même sept mois ; il est

-
4. A. Besançon, « Témoignage : pages oubliées. Chappe d'Auteroche, *Voyage en Sibérie* », *Cahiers du monde russe et soviétique*, 5/2, 1964, p. 234-250.
 5. *L'Impératrice et l'Abbé : un duel littéraire inédit entre Catherine II et l'abbé Chappe d'Auteroche* présenté par Hélène Carrère d'Encausse, Paris, Fayard, 2003 ; il manque ici 100 pages des 347 de l'ouvrage de Chappe, *L'Antidote* est par contre reproduit intégralement. Il ne s'agit en aucun cas d'une édition critique.

aussi le premier à décrire les mythiques Kalmouks et leur lamaïsme unique en Europe, témoignage précieux pour l'ethnographe (la collection d'objets culturels qu'il avait rapportée a été malencontreusement perdue à Paris). Ce qui est intéressant au-delà de l'anecdote dans ce récit de voyage, c'est le regard étranger porté sur la réalité russe, qui complète les différents points de vue illustrés par les nombreux récits des voyageurs, essentiellement allemands et britanniques qui avaient précédé Chappe dans cette découverte de la Russie (la France ayant en effet pris du retard en ce domaine).

Loin de se confiner à la science, Chappe témoigne en effet d'une curiosité universelle et d'un esprit d'observation précis, tout à fait dans l'esprit de l'époque. D'origine auvergnate⁶, formé par les Jésuites et disciple des Lumières, il a témoigné d'une vie exemplaire au service de la science et des Lumières jusqu'à mourir héroïquement en observant en 1769 un nouveau passage de Vénus devant le soleil en Californie. L'idéal humanitaire et démocratique qui l'animait lui a rendu odieux aussi bien le despotisme russe même qualifié d'« éclairé » et le servage que l'exploitation colonialiste des malheureux Indiens du Nouveau Monde. On se doute bien que son regard sur la Russie ne pouvait être que critique, insistant sur la brutalité des mœurs et le retard des institutions contrastant avec le style châtié et raffiné hérité du Grand Siècle utilisé pour les évoquer. On comprend qu'on ait pu l'accuser d'être antirusse, ce qui explique la réfutation de Catherine II, piquée au vif par ces critiques. On est loin effectivement ici de l'attitude d'un Diderot qui n'avait pas vu grand-chose de la Russie, confiné qu'il était dans le palais de Narychkine lors de son séjour à Saint-Pétersbourg. Il n'y avait pourtant chez notre humaniste intègre et généreux aucune « haine des Russes ». Dans tous les cas on voit déjà l'opinion française partagée entre russophobie et russophilie, cette dernière étant liée au fameux « mirage russe » qui a aveuglé beaucoup de nos compatriotes, et non des moindres, au XVIII^e siècle⁷. Il y a dans ce

6. Comme son contemporain, l'illustre abbé Girard (1677-1748), grammairien et premier grand russisant qu'ait connu la France. L'histoire a retenu aussi qu'il était l'oncle de l'inventeur éponyme du sémaphore optique, si utile sous la Révolution et l'Empire.

7. Voir A. Lortholary, *Les « Philosophes » du XVIII^e siècle et la Russie. Le Mirage russe en France au XVIII^e siècle*, Paris, Boivin, 1951.

balancement une constante dans l'attitude de la France vis-à-vis de l'Empire du Nord, cependant que le contre-feu allumé par Catherine II avec son *Antidote* annonce les jeux contemporains de la propagande russe avec ses thèmes récurrents : l'affirmation péremptoire des Russes sur l'incapacité et l'illégitimité des étrangers à les juger, voire à les connaître dans leur vérité intime par leur seule Raison (on ne peut connaître que soi-même), en même temps qu'un fort sentiment de victimisation face à un prétendu complot universel. L'introduction nous apprend d'ailleurs que Lomonosov, dressé contre ses rivaux allemands de l'Académie des sciences, considérait d'un œil critique l'entreprise de Chappe.

On retiendra surtout le texte de Chappe comme document sur la découverte du sous-continent russe, certainement et paradoxalement moins bien connu de son vivant que les Amériques. L'époque laisse entrevoir les idéaux des Lumières sous-jacents aussi bien dans la théorie des climats de Montesquieu, que dans le recours à Voltaire comme source d'information sur l'histoire russe ou le savoir occidental d'alors sur la civilisation russe (von Herberstein, Olearius...). Cette édition s'inscrit par ailleurs parfaitement dans la mode actuelle des études interculturelles croisées avec le fait nouveau que la Russie s'intéresse désormais aux regards étrangers alors qu'elle avait tendance jusque là à les rejeter⁸ ; c'est ce que relevait déjà Michel Mervaud en rendant compte de la traduction russe de la relation du voyage de La Neuville, pourtant déjà fort critique à l'époque où Pierre I^{er} accomplissait son voyage en Europe⁹. Le texte de Chappe, vivant, personnel, enlevé, est aussi un modèle de la littérature de voyage en même temps qu'une source d'information sur la Russie de l'époque, une sorte d'encyclopédie russe qui a l'avantage d'être souvent un document de première main.

L'introduction érudite de Michel Mervaud complète le texte avec des mises au point passionnantes, comme par exemple le

8. On étudie aussi le regard des Russes sur l'étranger, voir par exemple A. Garcia & Y. Gauthier (éds.), *L'Air et le Feu : les Français vus par les Russes*, Paris, La Bibliothèque, 2005.

9. M. Mervaud, compte rendu de De la Nevill' [Foy de la Neuville], *Zapiski o Moskovii*, Moskva, 1996, trad. de A. S. Lavrov, *Revue des études slaves*, 3, 1997, p. 463-466. On notera que Pouchkine connaissait parfaitement le texte de Chappe.

développement sur « Les voyageurs français en Russie avant Chappe » (p. 41-45)¹⁰, c'est une mine d'informations sur le XVIII^e siècle russe ; on ne sera pas moins sensible au souci pédagogique qui ne cesse de s'y manifester vis-à-vis d'un lecteur francophone *a priori* peu au fait des rossica (voir par exemple le tableau des « poids, mesures et monnaies de Russie et de France au XVIII^e siècle », t. 1, p. XIII). Même le linguiste trouvera ici matière à réflexion avec les formes de transcription et de graphie des mots russes, l'éditeur ayant judicieusement respecté la typographie de Chappe, quitte à la corriger dans les notes ; ces formes illustrent une fois de plus la fameuse « surdité phonologique » dont parlait Polivanov ainsi que tous les filtres par lesquels sont passées ces transcriptions ; sans parler des formes *czar*, *czarine* qui ont déjà fait couler beaucoup d'encre, citons ici *копыке*, *Iwan Nikiticz Romanou*, *swacha* (« marieuse »), etc.

Du point de vue de la présentation, le lecteur français risque d'être légèrement dérouté par la pagination continue des deux volumes de l'ouvrage qu'on est plus habitué à trouver dans les différents fascicules annuels des revues et il est dommage aussi que les eaux-fortes de la première édition soient bien ternes dans leurs reproductions ; mais conserver leur éclat originel aurait certainement encore alourdi un prix de vente déjà suffisamment dissuasif sans cela. Leur intérêt documentaire reste entier puisque Le Prince avait pu observer ses modèles *in situ*. Et l'ouvrage demeure irremplaçable pour qui s'intéresse à la Russie du XVIII^e siècle et à sa réception en France, à ses allogènes (Votiaks, Kalmouks...), au genre littéraire de la relation de voyage, à l'esprit des Lumières et à l'interculturalité en général.

Roger Comtet
Université de Toulouse-Le Mirail,
Département de slavistique, CRIMS-LLA

10. Cette problématique est familière à l'auteur qui a étudié le témoignage du marin dieppois Jean Sauvage sur la Russie du XVI^e siècle et son fameux *Dictionnaire parisien des Moscovites* (J. Mervaud, « Un Normand en Russie au XVI^e siècle [...] », *Revue des pays de l'Est*, 1986, p. 101-124).